

# Le désarroi des parents face au cannabis

Plus de 7% des jeunes de 17ans présenteraient un risque élevé de consommation problématique

**Q**ue faire lorsqu'un adolescent se met à avoir une consommation excessive de cannabis ?

Cette question, des milliers de parents se la posent chaque année en France, avec souvent le sentiment d'être bien démunis et bien seuls pour y répondre.

Aucune famille ne semble a priori immunisée contre une telle situation. Médecin à Bordeaux (Gironde), Stéphanie, qui préfère garder l'anonymat, et son mari, dentiste, n'avaient par exemple jamais pensé que l'un de leurs enfants puisse un jour être concerné par une telle addiction. Lorsqu'un soir celui-ci, alors en classe de troisième, rentre en stop parce qu'il s'est endormi dans le bus de retour du collège, «*défoncé*» après avoir fumé du cannabis, ils tombent des nues. A cette époque pourtant, avec une consommation quasi-quotidienne, ses résultats scolaires plongent.

Fin de l'argent de poche, interdiction de sortie... Stéphanie et son mari multiplient les sanctions mais rien n'y fait. Au domicile familial, les positions se figent, «*c'était la guerre*», dit la mère de famille. C'est finalement le recours à CAAN'abus, une consultation jeune consommateur (CJC) conseillée par la ligne d'appel gratuite et anonyme Drogue info service, qui permet de faire retomber la tension. «*La psychologue nous a aidés à lâcher prise, raconte Stéphanie. On le flique moins. On est moins sur lui, ça ne se termine plus en pugilat, à le plaquer au sol...*»

## Décrochage scolaire

Le phénomène est loin d'être marginal. Selon les chiffres publiés mardi 6 février par l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT), 7,4 % des jeunes de 17ans, soit environ 60 000 adolescents d'uniquement cet âge, seraient susceptibles de présenter en 2017 un «*risque élevé d'usage problématique*» de cannabis. Une

population qui représentait un quart (24,9 %) des jeunes ayant fumé au moins une fois dans l'année écoulée, en hausse de 3 points par rapport à 2014 (21,9 %).

Ces chiffres préoccupants ont été obtenus à partir d'un questionnaire à points rempli par les adolescents ayant participé à l'enquête. Parmi les critères pris en compte : avoir fumé du cannabis avant midi au cours des douze derniers mois (16,4 % des jeunes de 17ans), en avoir fumé seul (12,4 %), avoir eu des problèmes de mémoire (9,1 %), avoir essayé de réduire ou d'arrêter le cannabis sans y arriver (7,2 %), ou encore avoir eu des problèmes en lien avec la consommation de cannabis (6 %). Des situations qui, prises isolément, ne témoignent pas pour autant systématiquement d'une situation problématique.

Pour les parents qui découvrent que leur enfant fume des joints, faire la part des choses est souvent bien difficile. Certains s'alarment

**« Les parents ne savent pas où placer le curseur, et ne savent pas dire si c'est grave ou pas »**

MARYVONNE COAT-RIVRY  
psychologue

pour une boulette de «*shit*» retrouvée au fond d'une poche de pantalon au moment de le mettre dans la machine à laver... «*Il y a souvent un affolement et une survalorisation du problème en raison du fait que le cannabis est un produit illicite, alors même qu'une consommation d'alcool élevée peut susciter une sous-réaction*», souligne Jean-Pierre Couteron, coauteur d'*Adolescents et cannabis – que faire?* (Dunod, 2017) et président de la Fédération addic-

tion, une structure qui fédère la grande majorité des associations du médico-social en charge du traitement des addictions.

Or toutes les consommations ne nécessitent pas une intervention des parents, et a fortiori d'un psychologue, les adolescents expérimentant puis délaissant ensuite d'eux-mêmes certains produits. Certains signaux sont toutefois souvent très significatifs. «*Le décrochage scolaire, souvent au moment de la première, est le marqueur qui fait le plus fréquemment réagir les parents*», raconte Xavier Aknine, médecin généraliste à Gagny (Seine-Saint-Denis).

Lorsque la consommation excessive est avérée, les parents peinent parfois à trouver la bonne façon de venir en aide à leur enfant. «*Ceux qui viennent nous voir arrivent souvent démunis, ils ne savent pas où placer le curseur, et ne savent pas dire si c'est grave ou pas; certains ont apporté des réponses sur le mode de l'interdiction, de la sanction et de la punition, quand d'autres ont préféré fermer les yeux parce que c'était trop conflictuel*», raconte Maryvonne Coat-Rivry, psychologue et coordinatrice à Angers (Maine-et-Loire) d'une consultation jeunes consommateurs. Ces structures d'aide gratuite et anonyme, il en existe 540 en France, à destination des jeunes en situation d'addiction par rapport à l'alcool, au tabac, au cannabis ou aux écrans. A Angers, la CJC accueille chaque année 400 à 450 jeunes, ainsi que 200 à 250 parents.

Face aux demandes d'aide formulées par des parents qui ont souvent «*épuisé leur boîte à outils*» en matière de réponses, David Saint-Vincent, psychologue et directeur du centre de soins La Passerelle, à Elbeuf, à côté de Rouen (Seine-Maritime) a une formule efficace : «*Il ne faut pas dramatiser la situation d'emblée, ni la banaliser non plus, il faut trouver la juste distance.*» ■

FRANÇOIS BÉGUIN